

—Non, lui dis-je, car vous ne commettrez pas ce sacrilège.
—Et qui m'en empêchera?
—Moi.
—Par la force?
—Non, par la persuasion. Dieu n'a pas envoyé ses ministres sur la terre pour qu'ils usassent de la force, qui est une chose humaine, mais de la persuasion, qui est une vertu céleste. Mon ami, ce n'est pas pour l'église, qui peut se procurer d'autres vases, mais pour vous, qui ne pourrez pas racheter votre péché; mon ami, vous ne commettrez pas ce sacrilège.

—Ah ça! mais vous croyez donc que c'est le premier, mon brave homme?

—Non, je sais que c'est le deuxième, le vingtième, le trentième peut-être, mais qu'importe. Jusqu'ici vos yeux étaient fermés, vos yeux s'ouvriront ce soir, voilà tout. N'avez-vous pas entendu dire qu'il y avait un homme nommé Paul qui gardait les manteaux de ceux qui lapidaient St. Etienne? Eh bien! cet homme, il avait les yeux couverts d'écailles, comme il le dit lui-même; un jour les écailles tombèrent de ses yeux; il vit, et ce fut saint Paul.

—Dites-moi donc, monsieur l'abbé, saint Paul n'a-t-il pas été peudou?

—Oui.

—Eh bien! à quoi cela lui a-t-il servi de lui?

—Cela lui a servi à être convaincu que, parfois, le saint est dans le supplice. Aujourd'hui, saint Paul a laissé un nom vénéré sur la terre, et jouit de la béatitude éternelle dans le ciel.

—A quel âge est-il arrivé à saint Paul de voir?

—A trente-cinq ans.

—J'ai passé l'âge, j'en ai quarante.

—Il est toujours temps de se repentir. Sur la croix, Jésus disait au mauvais larron: un mot de prière, et je te sauve.

—Ah ça! tu tiens donc à ton argentierie? dit le bandit en me regardant.

—Non. Je tiens à ton âme, que je veux sauver.

—A mon âme! tu me feras croire cela; ta t'en moques pas mal!

—Veux-tu que je te prouve que c'est à ton âme que je tiens? lui dis-je.

—Oui, donne-moi cette preuve, tu me feras plaisir.

—A combien estimes-tu le vol que tu vas commettre cette nuit?

—Eh! eh! fit le brigand en regardant les burettes, le calice, l'ostensoir et la robe de la Vierge avec complaisance, à mille écus.

—A mille écus?

—Je sais bien que cela vaut le double; mais il faudra perdre au moins les deux tiers dessus; ces diables de juifs, sont si voleurs!

—Viens chez moi.

—Chez toi?

—Oui, chez moi, au presbytère. J'ai une somme de mille francs, je te la donnerai à-compte.

—Et les deux autres mille?

—Les deux autres mille? Oh bien! je te promets, foi de prêtre! que j'irai dans mon pays; ma mère a quelque bien, je vendrai trois ou

quatre arpents de terre pour faire les deux autres mille francs, et je te les donnerai.

—Où, pour que tu me donnes un rendez-vous et que tu me lasses tomber dans quelque piège?

(A continuer.)

LE VRAI CANARD.

MONTREAL 2 OCTOBRE 1880.

CONDITIONS.

L'abonnement pour un an est de 50 centimes payables d'avance, par 6 mois 25 centimes.

Le *Vrai Canard* se vend 8 centimes le douzaine aux agents qui doivent faire leurs paiements tous les mois.

10 p. cent de commission accordés aux agents pour les abonnements qu'ils nous envoient par écrit.

Les frais de poste sont à la charge des abonnés. *Greenbacks* reçus au pair.

Adresse:

H. BERTHELOT & Co.
Bureau: 25, RUE SÉPTE-TRÈSE,
En face l'Hotel du Canada
Boite 2114 P. O. Montréal.

AUX ABONNES.

Le *Vrai Canard* est impitoyable. Nous bifferons la semaine prochaine les noms de tous les abonnés à qui nous avons envoyé des comptes et qui ne se seront pas conformés à la règle du bureau en payant d'avance.

On est prié de renvoyer la facture avec l'argent. On acceptera en paiement les timbres de poste de 3 cents et de 1 cent. Toute autre est inutile sera refusée.

NOUVELLES D'ORIENT.

Une dépêche de Constantinople nous apprend que le Sultan a trouvé un moyen de régler la question d'Orient. Il s'est aperçu que le grand Vizir fumait un tabac à l'arôme des plus exquis. Il lui a demandé d'où il venait et le grand Vizir lui a répondu que le tabac en question était importé directement de Montréal. Ce tabac qui n'a aucun rival pour ses bonnes qualités et la modicité de son prix est le tabac HEBLÈSE. Demandez-le à votre marchand de tabac.

NOUVELLES MONTREAL.

Histoire de chercher une pâture nouvelle pour la curiosité insatiable de nos lecteurs, nous nous sommes transportés, il y a quelques jours, dans la capitale de la puissance.

Le *Vrai Canard* a été se percher dans la basse-ville, le quartier canadien français de l'ancien Bytown.

A en juger par le nombre de magasins fermés ou plutôt abandonnés de la rue Sussex, l'artère principale de cette partie d'Ottawa, la protection n'y a pas fait florès.

Si vous voulez voir un peu d'animation il faut que vous alliez flâ-

ner pendant quelques minutes sur le marché de la rue York.

C'était un vendredi vers neuf heures du matin. Le *Vrai Canard* entra dans la partie du marché réservée aux marchands de fruits et de poisson.

Une cohue de ménagères venait d'envahir l'étal de Moses Lapointe, le marchand de poisson le plus considérable de l'endroit. Pas un acheteur, pas le moindre brochet ne paraissait sur les tables du commerce. La désolation se peignait sur toutes les figures lorsque le marchand annonça que tout son poisson était vendu et qu'il n'en attendait plus d'autre.

Qu'allons-nous manger pour dîner? repétait le cœur des femmes.

—Parbleu, c'est bien simple, répondit Moses. Tenez, j'ai encore trois ou quatre douzaines de canards.

—Mais ils sont gras, je crois, vos canards! fit une commère.

—Non, soupesez ce canard, tâchez le sous la falo et dites-moi, si ce n'est pas un canard d'eau, un canard maigre.

—J'en doute.

—Je vous le garantis maigre. Si vous faites un péché en le mangeant, je le prends sur ma conscience, est-ce assez franc?

Cinq minutes après il ne restait plus un seul canard dans l'étal de Moses. Pardonnez, il en restait un seul, c'était le *Vrai Canard* qui riait sous ses plumes en voyant le truc dont Moses s'était servi pour se débarrasser de sa marchandise. Il va sans dire que les trois quarts des palmipèdes étaient d'une graisse de la plus belle venue.

Que voulez-vous, à Ottawa Moses passe pour infailible comme juge en matière de gras et de maigre.

.

A Bytown presque tous les commerçants ont fait peindre sur leurs enseignes en lettres d'or les mots: "Purveyor to His Excellency the Governor General. Le public sait que M. Satchel est le fournisseur de viandes de son Altesse Royale et de son Excellence, M. Friele fournit les légumes, M. Lapointe les poissons, M. Drolet la bière de gingembre et l'eau gazeuse, le Dr Grant les médicaments, M. Pétrin le pain, etc etc.

Une fois en possession de ces connaissances, savez-vous à quelle conclusion le *Vrai Canard* est arrivé?

Eh bien, le public après avoir lu toutes ces enseignes, peut dire que tous les messieurs sus-nommés ont collaboré chacun pour leur quote part à la formation du sang royal qui coule dans les veines et les capillaires des hôtes de Rideau Hall. Rien de plus logique, en effet.

La physiologie nous apprend que notre sang subit une transformation complète dans un laps de temps très-limité. Aujourd'hui les fournisseurs de Rideau Hall peuvent s'honorer d'avoir fourni au gouverneur-général et à sa royale épouse les éléments nécessaires à la formation de leur sang, c'est-à-dire, l'albumine, l'ématosine, le peroxyde de fer, le sulfate de potasse, le phosphate de chaux et de ma-

gnésie et le chlorure de sodium, éléments extraits des denrées qu'ils ont vendues à leurs augustes pratiques. Honneur donc aux fournisseurs du Rideau Hall!

Lorsqu'on a nommé M. Davis alias David, surintendant des locomotives du Chemin de Fer du Nord, on a battu la grosse caisse et on a chanté ses éloges sur tous les tons de la gamme.

Une fois installé, M. Davis, canadien-français de naissance, s'est déclaré l'ennemi acharné de ses compatriotes. Lorsqu'un mécanicien canadien est accusé de la moindre peccadille, M. Davis se hâte de le suspendre dans ses fonctions ou de le mettre en disponibilité, sans forme de procès, sans la plus petite enquête.

Voyons si ce grand mécanicien, possédant les qualités requises pour remplir le poste important qu'il occupe.

Il y a quelques semaines la locomotive, le *Portneuf* se faisait motre en compte dans une collision entre Trois-Rivières et Montréal.

La machine brisée fut transportée dans les ateliers de réparations à Montréal, d'où elle ne devait sortir qu'après avoir été examinée par le surintendant et déclarée en bonne condition pour le service.

Dimanche dernier, la locomotive en question partit clopin-clopant de la gare d'Hochelega trainant un convoi avec 400 excursionnistes pour St. Lin.

Rendu à un mille du Mile-End, la machine s'arrêta, une des pièces les plus importantes du mécanisme s'était dérangée. Les voyageurs durent subir un retard d'une heure et demie en attendant qu'on levât de la vapeur dans une autre locomotive.

M. Davis voit tous les jours une paille dans l'œil des mécaniciens canadiens-français, mais il se garde bien d'apercevoir la poutre qu'il a dans le sien.

Si nous avons un conseil à donner à M. Davis, c'est d'être un peu plus juste envers ses compatriotes: Il a tort de croire que personne n'a autant de connaissances que lui en fait de mécanique.

CES FAMEUSES SOUSCRIPTIONS.

Après une certaine caricature qui a paru dans le *Vrai Canard* on n'entend plus parler des souscriptions organisées en faveur de MM. Langévin et Danseroan.

Le zèle des conservateurs se serait-il ralenti?

Allons, nous attendons un mot de la *Minerve* ou du *Canadien*.

Si ces feuilles ne s'exécutent pas la *Patrie*, qui est toujours bien renseignée sur les mouvements secrets des bleus, aurait-elle la bonté de nous en dire un mot? Le *Vrai Canard* est bien curieux. Il aimerait aussi à savoir si le *siège* de Langévin doit se faire attendre encore bien longtemps. Puisqu'il s'agit de souscriptions, nous serions curieux de savoir ce que les conservateurs prétendent faire avec leur projet de monument de Sir George Cartier au cimetière de la Côte des Neiges. La tombe du grand chef est ignorée des visiteurs.